

## Question éthique : la nature, lieu lacunaire et périlleux

Denis FAÏCK

« *La nature, ce dieu féroce et taciturne.* »

Verlaine

### *L'image de la nature*

La nature fait partie de ces notions qui, présentes dans les fondements de notre culture, sont immédiatement posées sans analyse. La nature relève d'une pensée collective définie comme l'ensemble des mythes, des valeurs culturelles, des notions, des croyances qui orientent la pensée et le comportement individuel et social. Or cette pensée-là est un socle dont la caractéristique principale est d'être spontanée, sous-jacente, déjà-là. Ainsi, dans un jugement, une opinion, et même dans une pensée considérée comme objective, on trouve une couche profonde non-consciente qui oriente l'acte de penser. La nature fait partie de ces notions-bases qui dirigent nos manières d'appréhender les choses.

Il suffit pour cela de relever les idées et sentiments immédiats qui ressortent de la simple évocation du mot nature. Elle s'oppose à l'artificiel, à l'industriel, à tout ce qui est transformé par la technique. Tout cela relevant de la dénaturation ou autre acte contre-nature. Il y a dans l'artificiel l'idée d'inauthenticité, d'apparence qui cache, qui dissimule. Le naturel, au contraire, révèle. Il est vrai. La nature est ainsi une valeur. Elle apparaît comme un bien, comme le chemin à prendre, comme la voie à conserver. La nature est la santé, la source, la mère nourricière, la génitrice. Elle est l'innocence que chante Rimbaud dans *Le Mal* : « Nature ! ô toi qui fis ces hommes saintement. » L'homme corrompt l'origine, il déprave le

naturel pur. Songeons bien sûr aussi à Rousseau écrivant dans *Émile* : « Tout est bien sortant des mains de l'auteur des choses ; tout dégénère entre les mains de l'homme ». Et précisément, la nature est ici le modèle originaire, sens duquel il ne faut pas s'écarter. Si la nature est ainsi, c'est qu'elle ne pouvait être autrement. Elle est la meilleure voie possible.

La nature c'est le gage de la vie et de la qualité de vie. La nature fait bien les choses et ainsi, il suffirait simplement de la suivre pour faire bien. Les produits naturels l'emportent sur les produits industriels, le poulet fermier sur le poulet élevé en batterie, et cela est parfaitement légitime. La sensibilité écologique montre bien le souci que nous avons aujourd'hui, et les biotechnologies, notamment l'intervention sur le vivant, suscite des inquiétudes justifiées. Si l'on chasse le naturel, selon l'expression populaire, il revient au galop. Il serait impossible, ainsi, d'échapper à la nature. La nature a le caractère du sacré, ce qui en fait une chose intouchable. Toute atteinte à la nature devra dès lors en payer le prix.

Voilà globalement ce qui surgit dès que l'on évoque son nom.

### *L'homme : une vie construite*

Ce qui nous intéresse est la question du rapport entre l'homme et la nature, entre l'homme et sa nature. Nous verrons alors que l'élan premier de la pensée collective pose un certain nombre de problèmes. La nature, en prenant un recul analytique, n'est pas une notion aussi évidente, aussi claire et distincte qu'on peut le penser de prime abord. Sa valeur ne va pas de soi.

Repenchons-nous un instant sur la relation prométhéenne de l'homme à la nature, notamment dans le *Protagoras* de Platon. Epiméthée est chargé par Zeus de donner aux animaux sur terre des aptitudes qui leur permettront de vivre au sein de l'hostilité du monde. La répartition se fait équitablement. Mais pas tout à fait. Epiméthée, en effet, oublie l'homme qui se retrouve alors démuné. La survie est alors extrêmement compliquée. Pour remédier à ce problème, Prométhée dérobe l'art de faire du feu et le donne à l'homme. Dépourvu de qualité spécifique l'être humain obtient l'art dans le sens large du terme. Si la nature des animaux est leur instinct, leur capacité de vivre dans leur environnement, on peut dire que l'homme n'a pas une telle aptitude dans la mesure où, sans la technique, son avenir s'achève dans une mort imminente.

La relation des autres animaux à la nature est de surcroît immédiate. Celle de l'homme est toujours médiatisée par la technique précisément parce que la nature de l'homme est, pour ainsi dire, « vide » : « La nature a voulu que l'homme tire entièrement de lui-même tout ce qui dépasse l'agencement mécanique de son existence animale et qu'il ne participe à aucun autre bonheur ou à aucune autre perfection que ceux qu'il s'est créés lui-même, libre de l'instinct, par sa propre raison. » Elle l'a voulu, selon ces mots de Kant extrait de *l'Histoire universelle du point de vue cosmopolitique*, parce que l'homme prométhéen naît nu, *lato sensu*. Si la nature est une base originaire qui oriente les comportements de façon directe et spontanée, plaçant l'animal dans une harmonie avec son environnement, alors force est de constater que l'homme est à l'écart d'une telle unité : son adaptation requiert en effet une rationalisation, une éducation, une médiatisation technique par lesquelles il construit sa relation au monde.

C'est en modifiant la nature, en l'orientant dans le sens de son intérêt que l'humanité a survécu.

### *La nature ne suffit pas*

Non seulement l'homme est un être de technique qui le porte à transformer la nature dans un sens, à l'utiliser, à la façonner, à lutter contre elle, mais on constate de plus que la nature semble insuffisante. L'homme a en effet avec elle une relation singulière dans la mesure où elle ne semble pas suffire. L'être humain ne s'est pas contenté de vivre dans la nature donnée à ses sens, mais l'a modifiée par l'imagination. La nature a été « transformée » : on a peuplé les forêts d'esprits, les mers de dieux, le monde visible d'un deuxième monde invisible. C'est en ce sens que la nature ne suffit pas. L'existence de l'homme semble spontanément liée à la nature dans un sens tellement problématique qu'il a besoin de rajouter un nouveau sens, de mettre dans les choses une signification pour combler un manque existentiel. Si la nature était si merveilleuse en elle-même, pourquoi alors tenter de la « domestiquer » par des rites, des sacrifices, de la magie et autres actions à distance. N'est-ce pas précisément parce que la nature fait peur, parce que ses forces brutes terrifient. La nature n'est-elle pas ici la première menace de l'homme. Elle est aussi vieillissement et mort.

La nature telle qu'elle se présente ne suffit pas parce que l'homme est un être d'imagination. Pensons à ces mots de Gaston Bachelard : « Devant une flamme, dès qu'on

rêve, ce que l'on perçoit n'est rien au regard de ce qu'on imagine. » L'objet est imaginé en même temps qu'il est perçu. L'imagination habille la nature qui, de fait, n'est plus tout à fait ce qu'elle est.

Le deuxième aspect que l'on peut mettre en évidence est le rapport de l'homme à son corps. Ce donné naturel lui aussi n'est pas reçu tel qu'il est, tel qu'il se présente. Il est médiatisé par l'ordre social et identitaire. Le corps naturel, lui non plus, ne suffit pas. Les transformations du corps dans les rituels de passage, les femmes Padaung, par exemple, appelées « femmes girafes » en raison de l'allongement de leur cou, la lèvre percée des indiens Guayaki, les pieds bandés en Chine afin de réduire leur taille, les tatouages, les corsets, le piercing, la chirurgie esthétique, le refus de la nature du corps vieillissant, tout marque ici la modification de ce donné naturel qu'est le corps, qui devient un « objet » d'identité sociale et le miroir d'une nature qui déplaît lorsqu'il ne correspond pas aux critères de beauté. Il faut alors agir sur lui, le marquer, le violenter, le masquer, le modeler. La nature, ici, ne plaît pas.

### *La nature amoral et asociale*

« Par Droit et Institution de la Nature, je n'entends autre chose que les règles de la nature de chaque individu, règles suivant lesquelles nous concevons chaque être comme déterminé à exister et à se comporter d'une certaine manière. Par exemple les poissons sont déterminés par la Nature à nager, les grands poissons à manger les petits; par suite les poissons jouissent de l'eau, et les grands mangent les petits, en vertu d'un droit naturel souverain. » Cette citation de Spinoza extraite du *Traité théologico-politique*, montre bien ce qu'il en est de la nature. Le gros poisson mange le petit. C'est ainsi. Il n'y a rien de moral ou d'immoral ici, juste une action tout à fait naturelle. Les fauves mangent les plus faibles. La nature suit son cours. L'homme, quant à lui, inverse la donne, ou plus précisément la modifie : le gros ne mange pas forcément le petit. Si c'est le cas, un concept non naturel apparaît, dans le sens indiqué au-dessus : l'acte moral ou éthique. Baudelaire écrit en ce sens dans *Éloge du maquillage* : « Passez en revue, analysez tout ce qui est naturel, toutes les actions et les désirs du pur homme naturel, vous ne trouverez rien que d'affreux. Tout ce qui est beau et noble est le résultat de la raison et du calcul. Le crime, dont l'animal humain a puisé le goût dans le ventre de sa mère, est originellement naturel. La vertu, au contraire, est artificielle. »

La politesse, la civilité, le dialogue ne sont-ils pas contre-nature ? Cette nature qui nous porte tout d'abord à prendre, à s'emparer, à la lutte, à l'émotion, à l'agressivité. Le dialogue

n'est pas naturel au sens de spontané, d'immédiat, de non-réflexif, au sens de l'origine : l'origine c'est l'adrénaline, l'énerverment, les besoins. Le recul rationnel est « à retardement ». C'est d'abord les émotions qui s'expriment. C'est tout le sens de l'éducation : modifier l'ordre naturel afin de mettre en première position la raison, l'éthique, le partage, la distance analytique, etc. L'homme naît nu, sa culture l'habille, lui donne une langue, un comportement, des codes, des lois, etc.

La société elle-même n'est pas naturelle à l'homme, entendant par naturelle, ici, la constitution immédiatement ordonnée, spontanément accomplie. La société humaine est laborieuse, difficile, chaotique et donc pas naturelle. Elle se forme par le travail, par des efforts. Vivre ensemble est ardu. Cette insociable sociabilité des hommes dont parle Kant montre bien la différence entre la société humaine et la société animale qui, quant à elle, est immédiatement développée. Sa finalité va de soi. Celle de l'homme social a besoin de la médiation de l'éducation, des lois, d'un apprentissage long, de l'éthique pour se réaliser. Pas grand-chose, ici, de naturel.

### *La nature est belle « de loin »*

La nature est belle. Ses spectacles sont éblouissants. Ses richesses sont inouïes. Certes. Comment le nier ? Mais nous admirons la nature quand on est à distance de ses dangers. Nous l'admirons dans le calme de besoins satisfaits, à l'abri des risques de mort. Nous l'admirons quand elle est sans conséquences, neutre si l'on peut dire. On admire une nature sans les effets nuisibles qui peuvent en résulter. Le déchaînement de l'océan est sublime vu de la rive, beaucoup moins quand on est au creux des vagues. La fleur est belle ; le virus l'est moins. La nature est splendide quand la faim, les bêtes sauvages, les maladies, les difficultés d'un corps qui affronte les choses sont écartées. La nature est superbe, ainsi, quand elle est « aseptisée ». La nature est magnifique dès lors que l'activité humaine l'a préalablement adoucie, « domptée ». Une partie de ce qu'elle provoque est une imagination d'horreur. Images suscitées par exemple par la nuit. Songeons à ce qu'en dit Edmund Burke dans *Recherche philosophiques sur l'origine de nos idées du sublime et du beau* : « Que l'on considère combien la nuit augmente notre frayeur dans tous les cas de danger, et quelle forte impression les notions de fantômes et de démons dont personne ne peut se former des idées claires, font sur les esprits qui ajoutent foi aux contes populaires concernant ces sortes d'êtres. » Les ténèbres naturelles ! Cela rejoint ce que nous disions sur l'imagination.

Il convient alors de prendre un peu de recul avant de juger trop rapidement que tel comportement, que telle action, que telle recherche est contre-nature. Prendre du recul avant de brandir le sceau d'une nature-valeur pour croire avoir dit le dernier mot. Notre rapport au monde est plus complexe que de simples adages qui font de la nature une valeur absolue. La vie de l'homme est une vie médiante, complexe, inventée et conçue.

On pourrait alors avancer l'idée que l'homme est peut-être un être qui n'a pas de nature. Sa nature, précisément, est de ne pas en avoir. Laissons la conclusion à John Stuart Mill parlant d'elle: « Si le cours naturel des choses était parfaitement bon et satisfaisant, toute action serait une ingérence inutile qui, ne pouvant améliorer les choses, ne pourrait que les rendre pires (...) Tout éloge de la civilisation, de l'art ou de l'invention revient à critiquer la nature, à admettre qu'elle comporte des imperfections, et que la tâche et le mérite de l'homme sont de chercher en permanence à les corriger ou les atténuer. »

L'homme contourne la nature, il l'utilise, il franchit ses barrières, il la modèle. Ce n'est pas cela qui est à questionner dans la mesure où sa vie même serait en jeu s'il ne le faisait pas. Ce qui pose question authentiquement est la limite. Que l'homme soit un être qui ne coïncide pas avec la nature n'est finalement pas problématique car sa vie est un effort pour s'adapter. Toute la question est de savoir jusqu'où il peut aller. Jusqu'où doit-il intervenir au sein même de la nature ? Qui peut fixer les limites, et selon quels critères ? C'est là qu'est l'enjeu éthique.

Ces quelques éléments ont juste pour finalité de souligner la question d'une nature qui ne va pas de soi et qu'il est difficile, ainsi, de penser que la seule évocation de son nom permet de conclure à sa valeur inconditionnelle.